

CUMYXAPHOBIE Peur irrationnelle des allumettes

**Phobie non officielle, non reconnue, non spécifique,
non classifiée en tant que trouble anxieux défini dans le DSM-5 et la CIM-11**

La peur des allumettes en tant qu'objet phobique ou symbolique, et non sur une simple prudence domestique.

Disproportion énergétique

L'allumette est un dispositif d'amorçage : un apport d'énergie d'activation minime (frottement, élévation locale de température) déclenche une réaction exothermique auto-entretenu, dont l'ampleur est sans commune mesure avec la cause. La peur qu'elle suscite relève d'abord de cette asymétrie entre geste infime et conséquence potentiellement catastrophique, à quoi s'ajoute l'irréversibilité de l'incendie, qui défie la maîtrise de l'agent.

Préparation phylogénétique et conditionnement

Dans le cadre de la *preparedness* de Seligman, certains stimuli (serpents, hauteurs, feu) seraient des objets de conditionnement privilégiés, acquis plus vite et plus durablement éteints. La pyrophobie, comme phobie spécifique au sens du DSM-5, s'étaie généralement sur un modèle bifactoriel à la Mowrer : acquisition pavlovienne, puis entretien par évitement, lequel interdit l'extinction. L'allumette fonctionne alors comme stimulus conditionné par contiguïté, métonymie du feu, souvent plus accessible à l'évitement que le feu lui-même.

Surdétermination symbolique

Bachelard (*La Psychanalyse du feu*) y lit un « complexe de Prométhée » : le feu est l'objet d'un interdit précoce (« ne touche pas aux allumettes »), d'où une ambivalence entre fascination et prohibition. Freud, dans « De la conquête du feu », rattache la maîtrise du feu à la renonciation pulsionnelle (le jet d'urine éteignant la flamme), de sorte que l'allumette cristallise un conflit entre pulsion et surmoi. Le *Struwwelpeter* (Pauline et les allumettes) en est le versant pédagogique, voire terrifiant : la peur comme dispositif de dressage.

Un fondement matériel et historique

La peur n'est pas toujours déraisonnable. Les allumettes au phosphore blanc, interdites par la convention de Berne (1906), causaient la nécrose phosphorée de la mâchoire des ouvrières et des empoisonnements, accidentels ou criminels. Il existe donc une mémoire sociale de la dangerosité de l'objet, indépendante de sa pertinence actuelle (allumettes de sûreté au sesquisulfure de phosphore et chlorate de potassium).

On peut donc distinguer une crainte *adaptative* (évaluation proportionnée du risque), une phobie *dysfonctionnelle* (évitement disproportionné, détresse, altération du fonctionnement) et une angoisse *symbolique* où l'allumette n'est que le signifiant d'un autre conflit.

La critique de la lecture psychanalytique à l'aune des modèles d'apprentissage : l'interdit parental suffit-il à expliquer la surdétermination, ou l'hypothèse de préparation phylogénétique la rend-elle superflue ?

Déplacement du problème : deux niveaux d'explication

La dichotomie posée par la question repose sur une confusion partielle de niveaux (Tinbergen) : l'interdit parental est une cause *ontogénétique proximale*, la préparation une cause *ultime* (phylogénétique) qui module la facilité d'acquisition. Elles ne sont pas en compétition causale directe. Ce qui est en concurrence, c'est le statut de la *surdétermination* : peut-on expliquer l'intensité et la persistance de l'affect sans recourir à un excédent symbolique ?

Le point d'appui bachelardien, et son retournement

Bachelard accorde une priorité génétique à l'interdit social sur l'expérience naturelle de la brûlure : l'enfant apprendrait le feu d'abord comme prohibition paternelle, ensuite comme fait physique. Or le cadre de Rachman (1977) renverse cette hiérarchie et dissout l'interdit dans une taxonomie : conditionnement direct, apprentissage vicariant, transmission d'information. L'interdit relève des deux dernières voies. Les travaux de Gerull et Rapee (2002) sur les expressions faciales maternelles, et ceux de Field et Davey sur la transmission verbale d'information, suggèrent que l'efficacité de l'interdit tient moins à son contenu propositionnel qu'à la *charge affective* de son énonciation, c'est-à-dire à l'alarme parentale comme stimulus inconditionnel. L'interdit est donc bien causalement pertinent, mais comme vecteur d'affect, non comme instance de structuration pulsionnelle.

La préparation est ici un mauvais candidat, mais pour des raisons instructives. Trois obstacles :

- *L'objet n'est pas phylogénétiquement disponible.* L'allumette de friction date de 1826 (Walker). Les données de Cook, Hodes et Lang (1986) montrent que les stimuli « modernes » (armes à feu, objets pointus) ne produisent pas la résistance à l'extinction caractéristique des stimuli phylogénétiquement pertinents (serpents, araignées). L'allumette relève de la catégorie des menaces contemporaines.
- *Le feu lui-même est un cas ambigu.* Il est absent du noyau empirique du « module de peur » d'Öhman et Mineka (2001). La maîtrise du feu par les hominines, vraisemblablement très ancienne, en fait une affordance technique et une ressource autant qu'une menace récurrente, ce qui affaiblit l'hypothèse d'une sélection d'un biais d'acquisition spécifique.
- *Le stimulus inconditionnel est intrinsèquement puissant.* La brûlure, nociception thermique intense, produit un apprentissage en un essai, comme l'aversion gustative de Garcia, sans qu'une préparation spécifique soit requise. La contiguïté allumette/brûlure suffit.

À cela s'ajoute la critique interne de la préparation : Davey (1995) lui oppose un simple biais d'attente, et Poulton et Menzies (2002) une acquisition non associative de certaines peurs (hauteurs, eau). L'hypothèse est donc elle-même contestée là où elle serait le mieux établie.

Une symétrie embarrassante : la phylogenèse freudienne

« De la conquête du feu » (1932) est elle-même un récit phylogénétique : la renonciation pulsionnelle originale (le jet d'urine éteignant la flamme) se transmettrait selon un schème lamarckien, avec récapitulation de la phylogenèse dans l'ontogenèse. La psychanalyse ne s'oppose donc pas à toute explication phylogénétique, elle en propose une autre, d'inspiration lamarckienne, et la comparaison avec la préparation darwinienne devient une question de *testabilité*. La préparation s'opérationnalise (vitesse d'acquisition, résistance à l'extinction, conditionnement masqué), tandis que la surdétermination, au sens de Grünbaum, pâtit de la contamination suggestive de la méthode clinique et de la faiblesse de l'argument de Tally.

Bilan : ni suffisance ni superfluité

L'interdit seul ne suffit pas à rendre compte de la *différence interindividuelle* : tous les enfants entendent l'interdit, peu développent une pyrophobie. Il faut y ajouter la contiguïté avec un événement aversif, des facteurs de vulnérabilité (inhibition comportementale, sensibilité à l'anxiété) et la généralisation du stimulus. En outre, l'interdit induit aussi son contraire : la réactance de Brehm (1966) et le gradient d'approche-évitement de Miller (1944) rendent compte de l'ambivalence fascination/prohibition sans postuler d'économie pulsionnelle. Reste la lecture symbolique, que les modèles d'apprentissage ne rendent pas superflue mais qu'ils *déclassent* : d'explication étiologique, elle devient herméneutique du *contenu* que le sujet donne à une peur déjà installée.